

## MICHELINE

Alors que, dans les comédies et les romans, les personnages s'appelaient Eraste, Lucile, Clitandre, le Chevalier ou la Marquise, les auteurs étaient à l'abri des embarras et des réclamations qui sont nés du jour où ils ont emprunté leurs noms à la réalité. Quand l'on prend un nom sur une enseigne ou dans le Bottin pour l'imprimer dans une œuvre de fiction, sait-on jamais si celui qui possède ce nom avec l'autorité de l'état civil ne se plaindra pas?

Pas un romancier, pas un auteur dramatique qui n'ait eu à se débattre contre les réclamations de cette sorte. De même que tous mes confrères, j'y ai été exposé comme j'y ai exposé les journaux qui publiaient ou reproduisaient mes romans. A Pau, un journal veut publier mon roman *Cara*, mais ils aperçoit que le personnage principal s'appelle Daguilhon ; or, comme le président de la Cour ou le procureur général porte ce nom, il ne veut pas s'exposer à déplaire à ce haut personnage. De Rouen, mon ca-

marade Lapierre, directeur du *Nouvelliste*, m'écrivit : « Ne te fâche pas si tu vois le nom de ta madame Daliphare écrit Danifare; nous avons une abonnée qui s'appelle comme ton héroïne : elle a réclamé. » Et dix autres et vingt autres de ce genre. Quand elles se présentaient sur le ton de la conciliation, je m'efforçais de leur donner satisfaction; mais quand c'était avec menaces ou en invoquant un droit, je n'y répondais pas, résigné à un procès s'il fallait plaider; ce qui arriva avec un avocat qui voulait me faire un procès parce que j'avais mis son nom dans *Pompon*; procès auquel il renonça d'ailleurs, quand il me vit bien décidé à le soutenir.

Dans les *Batailles du Mariage*, ayant à mettre en scène un Polonais, je l'avais appelé Sobolewski. Pourquoi? Je n'en sais rien. D'après quoi ou d'après qui? Je n'en sais rien non plus. Huit ans après, dans *Micheline*, je me sers encore de ce nom qui, me semblait-il, m'appartenait bien.

Depuis six mois *Micheline* avait paru dans le *Temps*, et depuis trois semaines en librairie, quand je reçois une lettre signée « Comte Sobolewski », me demandant de faire disparaître ce nom de mon roman. Je réponds au comte Sobolewski en lui donnant rendez-vous à la Librairie Nouvelle, et un matin de novembre, à l'heure fixée, je vois descendre d'un excellent coupé très bien attelé un jeune homme qu'à son air polonais je reconnais pour celui que j'attends.

— Est-ce que vous trouvez que nous sommes bien ici pour causer? me dit-il. Voulez-vous que nous allions au Café Riche?

Et, à peine assis, il envoie deux verres de mère à son cocher et à son valet de pied.

— Est-ce que vous en voulez à quelqu'un de ma famille? me demanda-t-il.

Je lui explique comment j'ai pris ce nom au hasard, croyant l'inventer.

— Vous savez, ennuyeux pour moi, ce hasard; ou plutôt pour les miens et mon entourage; car, moi, je m'en fiche un peu, pensez bien. Arrangez ça, n'est-ce pas? m'obligerez.

Je ne demandais certes pas mieux que d'arranger ça, car ce hasard était plus qu'ennuyeux; mais comment? Je ne pouvais pas rattraper les exemplaires des *Batailles du mariage* publiés pendant huit ans, ni la collection du *Temps* pendant la durée de mon feuilleton, ni les dix ou douze mille exemplaires de *Micheline* déjà vendus, ni ceux tirés. Ce fut ce que je lui expliquai. Evidemment, il avait cru plus facile l'arrangement qu'il voulait. A la fin, nous tombâmes d'accord que le mieux était de publier une lettre que je fis aussitôt, qu'il lut, et qui parut le soir même dans le *Temps* :

« Dans mon roman *Micheline*, que le *Temps* a publié il y a quelques mois et qui vient de paraître en librairie, le personnage principal se nomme Sobolewski. Ce nom a provoqué les justes susceptibilités d'une famille Sobolewski qui existe réellement. Voulez-vous me permettre de déclarer publiquement qu'entre cette famille et celle de mon roman, il n'y a aucun lien; que j'ignorais son existence, et que dans le choix du nom de mes personnages, je n'ai été guidé que par

un hasard... fâcheux? J'ai voulu être bien polonais, je l'ai été trop.

» Recevez, etc. »

Un autre prince polonais se plaignit que je lui eusse fait épouser une veuve Beaumoussel, mais celui-là me trouva insensible; je ne l'avais pas visé, je ne lui devais qu'un sourire. Je le fis aussi discret que possible, mais je ne me le refusai pas : si, parce que vous êtes prince, vous ne voulez pas qu'on rie des princes authentiques qui donnent leur nom et leur titre à des marchandes de n'importe quoi, ne les épousez pas, ces marchandes; c'est bien simple.